

LE MARCHAND

DE COCO



A ZÉPHIR HENIN



LA boisson la plus rafraîchissante, la plus stomachique, la plus diurétique, apparemment la plus hygiénique, la plus démocratique, la moins coûteuse, la moins enivrante et, partant, la préférée, j'imagine, des liges antialcooliques, c'est le coco. Mais, — étrange phénomène, — malgré ses multiples et stimulantes vertus, les Bruxellois ont pour elle un dédain de plus en plus prononcé. C'est assurément d'un dangereux état d'âme.

Ses débitants, je le veux bien, ne possèdent ni installation luxueuse ni cristaux de Baccarat; ils n'ont pas davantage acquis un verbe savant ni une face rubiconde; leur autorité est nulle dans leur bonne ville; que dis-je? ils ne président aux

destinées d'aucune société. Ils n'en sont que plus paisibles et moins encombrants. En outre, ils s'évertuent à continuer parmi nous une profession qui eut sa vogue et ses succès, mais que tue le progrès. Insensiblement, l'un après l'autre, ils disparaissent de la circulation, conscients, croirait-on, du suranné de leur mission abreuvante.

Jointe au poids des ans, cette obsession d'une vaine défense de la corporation chère rend aussi plus lourd le « bac » à trim-baler. Encore qu'il faille opérer au loin, car ce n'est plus guère dans le centre de la ville que les marchands de coco peuvent utilement se dandiner. A part les marchés, le marché au poisson, les salles de vente et les abords du canal, ils n'y ont plus de véritable clientèle. On les rencontre plus souvent aux champs des manœuvres, à proximité des vastes chantiers, aux kermesses, partout enfin où s'aguerrissent les hommes d'armes, haletent les bataillons de l'armée du travail, se gaudissent les masses prolétariennes en goguette.

Pour comble de malheur, Apollon, depuis des temps, est on ne peut plus chiche de ses rayons. Les astronomes eux-mêmes en sont tout déconcertés.

La plupart de nos « coco » sont natifs de Bruxelles; fils affectueux, c'est dans ses odorantes impasses qu'ils aiment se nicher et se goberger.

A combien restent-ils sur la brèche? A vingt-cinq au plus qui appartiennent à la carrière. L'apprentissage aisé facilite cependant l'immixtion d'intrus. A la condition, en effet, d'être suffisamment ingambe, d'avoir des reins solides et de disposer d'une vingtaine de francs, il est loisible au premier venu d'ouvrir un *herberg op straat* (un estaminet dans la rue). Il faut autre chose, bien entendu, pour figurer dans le catalogue officiel des éligibles au Sénat!

*
* * *

Le métier est estival : il s'exerce durant la saison des fruits. Le reste de l'année, — voici la preuve que le liquoriste s'apparente au pâtissier, — les marchands de coco vendent d'alléchants croustillons, de régalantes gozettes ou de savoureux beignets. Le plus ancien sur la place fait exception à la règle : « Pol de Spons » débite, l'hiver, des *patate met de peel* (1). Son épouse, « de Dosche (2) » comme on l'a surnommée, a également blanchi sous le coco-bac. Au camp de Beverloo, jusqu'en ces dernières années, elle a joui d'une seyante popularité.

— Leur cour? demandez-vous.

— Elle est située rue de la Rasière, au n° 17.

Que voulez-vous, tous les chemins conduisent à Rome, mais non, hélas! à la fortune. « Pauvreté n'est pas vice, » assure d'ailleurs la sagesse des nations. « Mais c'est pour le moins une tare, une sacrée tare, » protestent, non sans raison, les principaux intéressés.

— Jadis, m'expliqua un vétéran, le commerce rapportait, parce que tous les travailleurs, gagnant en général des salaires peu élevés, s'estimaient heureux de pouvoir étancher leur soif pour « une cense ». À présent qu'ils ont abandonné le sarrau, la casquette de soie et les bottes pour la redingote, le haut de forme et les bottines, il leur faut le faro et la gueuze-lambic. Ensuite, notre planète n'avait pas encore dévié dans l'espace. Il y avait des étés. Bref, compléta-t-il, on gagnait honorablement sa vie.

— Et vous entendez par là?

(1) Pommes de terre avec la pelure.

(2) L'Allemande.

— Vingt et trente francs par jour, aux grandes manœuvres; de six à sept francs, en autre temps.

— Aujourd'hui?

— Il nous arrive de ne pas vider notre bac.

— Qui contient?

— Les plus grands, jusque trente litres, soit une bonne centaine de verres (1).

» Je ne vous dis que ça : quand il faut trimer toute une journée avec semblable plume sur le dos, c'est pas régaland pour un sou.

« Jef Croustillon, » anciennement le roi des « coco » (son bac garni de cuivre, peinturluré à ravir, agrémenté de clochettes au dreindindin métallique et superbement empanaché, avait coûté cent cinquante francs), me confia avoir gravi la pente qui conduit d'Arlon au champ de tir, — une dizaine de kilomètres, — sans décharger pour « une demi (2) ».

— J'en tirais une langue! ponctua-t-il dans un hochement de tête.

» Mais il est des lendemains compensatoires, reconnut-il spontanément, avec même un éclair d'orgueil dans les yeux. Moi qui vous parle, j'ai empoché « à la petite guerre » une grosse centaine de francs. C'était un lundi...

— Vous aviez, pour le moins, une prise d'eau dans la Meuse?

— Ma foi, on n'y regardait pas de si près. Un peu de bois de réglisse pulvérisé au marteau, un soupçon de caramel pour colorer, — les provisions sont toujours rangées dans la colonnette de gauche, — et en avant.

— N'est-ce point là toute la recette?

(1) Une chope en miniature avec un cul d'un pouce d'épaisseur.

(2) Un centime.

— Un vrai marchand, en période ordinaire bien entendu, ajoutera à sa mixtion de l'huile d'amande, du jus de citron et quelques gouttes d'esprit-de-vin.

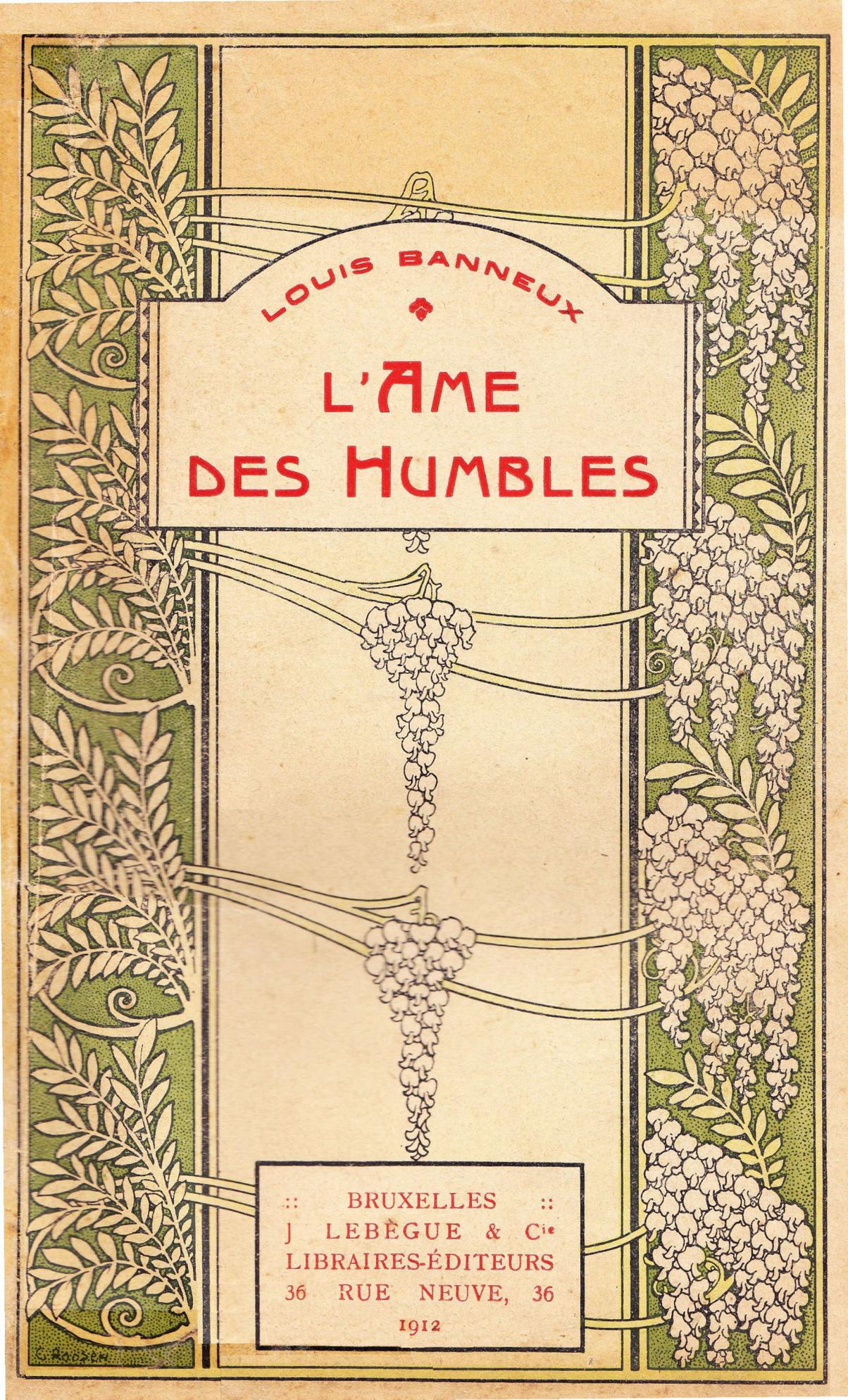
Mon interlocuteur, je crois vous l'avoir cédé, a lâché la partie. Il est présentement « dans » la crème à la glace, jusqu'au cou, car c'est bonnement un cent kilos. A des hommes de ce poids, deux ou trois établissements ne pèsent pas. Honneur donc au moderne Jef qui fièrement promène sa bedaine entre ses magasins achalandés de friandises et une « distillerie » déjà réputée.

Pour les profanes, il en est toujours, j'ajouterai que le bac du « coco » est fabriqué sur commande. Les moins chers valent douze francs, indépendamment de la peinture et des bretelles. Dès que l'on parle enjolivures, tout de suite la dépense apparaît. Or, « on ne monte pas au ciel sans échelle », enseignent les sages rompus aux choses du doit et de l'avoir.

Étant données les facilités consenties de crédit, par quoi l'on pourchasse ridiculement les chalands, il importe de pouvoir vendre « à l'ardoise ». Les ouvriers n'ont pas l'habitude d'emporter leurs coffres-forts sur les chantiers. Souvent de mémoire, le « coco », lors de la paie, réclame son dû à chaque débiteur ; jamais il ne se trouve dans l'obligation de faire pratiquer une saisie-arrêt.

Nos vaillants officiers ministériels ont du reste bien d'autres chats à fouetter, ce qui leur permet de trouver, dans leurs rince-bouche, une ambrosie plus délectable que le coco. Mais au moins le coco, lui, ne donne pas la goutte. Oh ! Dieu, non.





LOUIS BANNEUX

L'ÂME
DES HUMBLES

:: BRUXELLES ::
J LEBÈGUE & C^{ie}
LIBRAIRES-ÉDITEURS
36 RUE NEUVE, 36

1912

Deuxième série



L'ÂME DES HUMBLES

PAR

LOUIS BANNEUX

Croquis d'Aug. Donnay et de F. Gailliard



- - - BRUXELLES - - -
- J. LEBÈGUE & C^{ie} -
- LIBRAIRES-ÉDITEURS - -
- - 36, RUE NEUVE, 36 - -
- - - - PARIS - - - -
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
- DES SCIENCES, DES ARTS -
- - - ET DES LETTRES - - -
- 5, RUE DANTE, 5 - -

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — LE MESSAGER	1
II. — NOS MARCHANDS DE FLEURS	45
III. — LE COMMISSIONNAIRE.	59
IV. — L'ÉCORCHEUR D'ARBRES	71
V. — LE RÉMOULEUR	87
VI. — LE MARCHAND DE COCO.	97
VII. — LE BRACONNIER	105
VIII. — LE REMPAILLEUR	125
IX. — LES POISSONNIERS AMBULANTS :	
GEERNOT EN KRABBO	139
PALING	151
HOLLANDSCHE HARING	159
X. — CROUSTILLONS, GOZETTES ET BEIGNETS	165
XI. — LES CHEVALIERS DU FOUET	175
XII. — LE RÉTAMEUR	219
XIII. — L'INSTITUTEUR	229

